

# CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉVOLUTION DES COMMUNAUTÉS RURALES D'ORIGINE ROUMAINE DES ALENTOURS DE VIDIN (BULGARIE) AU DÉBUT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

ȘTEFAN VÂLCU  
(Institut des Etudes Sud-Est Européennes)

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les ouvrages du professeur allemand Gustav Weigand décrivaient les particularités ethnolinguistiques de la minorité roumaine de Bulgarie qui, selon lui, se partageait en deux segments: ceux qui peuplaient le nord du pays et qui parlaient le daco-roumain et l'autre segment, les Aroumains, répandus un peu partout dans le centre et le sud de la Bulgarie. Autrefois assez nombreuse, cette minorité a fini par être, pour la plupart, assimilée par l'élément majoritaire, exception faite des alentours de Vidin (le nord-ouest du pays) où les communautés rurales d'origine roumaine ont réussi à préserver, à grand peine, leur identité nationale.

**Mots-clé** : minorités nationales, communautés rurales, particularités ethnolinguistiques.

Dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, on rencontrait des communautés rurales roumaines, en Bulgarie, dans les zones suivantes:

- a) la région du Vidin, entre le méandre du Danube et la confluence avec la Timoc. C'était une zone à forte concentration de population roumaine;
- b) le long de la rive droite du Danube, dans les oblasts bulgares de Lom, Rahova, Nikopol, jusqu'à Svishtov (ou Șiștov) ; les éléments ethniques roumains y vivaient soit en villages à population exclusivement roumaine, soit dans des localités à population mélangée. Jusqu'en 1877, et pour peu de temps après, les Roumains de la rive droite du Danube formaient une ligne ininterrompue qui allait de Belgrade, en Serbie, au delta du Danube.

A propos de ces deux groupements de population, M. Popescu-Spineni remarquait : « en Bulgarie, lors de sa reconnaissance en tant qu'état, l'élément roumain se trouvait répandu dans tout le territoire du pays et concentré le long du Danube, de la vallée de la Timoc jusqu'à Rusciuk et, vers le sud, jusqu'à la région montagneuse et à la Mer Noire. C'est le groupement des Roumains qui parlaient le daco-roumain » ;<sup>1</sup>

- c) les communautés roumaines répandues dans la zone sud de la Bulgarie, dans des localités telles Peștera, Rakitovo, Dorkovo, Cepino, Dubnica etc. Isolées et sans possibilités de communication avec les centres à forte concentration de population roumaine du nord de la Bulgarie, ces

<sup>1</sup> M. Popescu-Spineni, *Românii din Balcani, Craiova, Ed. Ramuri, 1938, p. 39.*

communautés ont été les premières vouées à une dénationalisation rapide ;<sup>2</sup>

- d) Les Aroumains de Gorna Dzumaja et de Petric, au sud de la Bulgarie, près de la frontière grecque, quoique peu nombreux – environ 300 familles avant la Première Guerre Mondiale, réduit à un tiers dans les années 1930 – ont continué à affirmer leur identité nationale bénéficiant d'une école primaire en langue roumaine et de leur propre église ;<sup>3</sup>
- e) les Roumains de la capitale bulgare, numériquement peu importants, mais qui disposaient d'une école primaire, d'un lycée roumain (le seul en Bulgarie), d'un internat et d'une église, tout en ayant, par rapport aux autres communautés roumaines, l'avantage de communiquer directement avec la Légation Roumaine de la ville ;
- f) les pâtres nomades aroumains, ayant leurs parcours, déterminés par la nature de leur occupation première, dans les monts Rila, les Rhodopes, le Pirin et aussi dans des régions de Trace.

Pour revenir à la masse compacte des communautés rurales roumaines ci-dessus mentionnées, elle se trouvait au début du XXe siècle dans le périmètre du nord-ouest de la Bulgarie compris entre la frontière avec la Serbie (Yougoslavie, par la suite), notamment de Varška-Čuka jusqu'à la confluence du Timoc avec le Danube et, ensuite, du Danube à la localité de Vidbol, au sud de la ville de Vidin et d'une ligne qui liait les bouches de Vidbol au sommet montagneux de Varška-Čuka. A l'intérieur de ce périmètre, la ville de Vidin constituait une zone allogène mixte au milieu des villages habités par une population d'origine roumaine. On pouvait constater une densité d'élément roumain semblable sur la rive droite du Danube, de Vidin à Svistov, car les villages roumains poussaient à proximité du fleuve là où il y avait des champs fertiles ou autour des localités importantes telles Lom, Rahova ou Nikopol. Cet important groupement transdanubien s'étendait aussi de l'autre côté de la frontière, en Serbie, et, avant que la frontière serbe-bulgare le divise, il présentait des caractéristiques définitives identiques, ayant la même origine, la même histoire et presque les mêmes particularités linguistiques. En 1884, M.K. Šarafov, professeur à l'Université de Sofia, notait à propos de cette zone : « sur la rive du Danube, seul Novo Selo peut être considéré village

<sup>2</sup> A propos de ces communautés aroumaines, Constantin Noe précisait, à partir des données du linguiste allemand Weigand, qu'il y en avait 42, mais il y ajoutait les 10 villages des monts Rila, les 12 villages des Rhodopes et de Pirin, les 19 villages de la région d'Ogosof ainsi qu'environ 12.000 habitants d'origine aroumaine vivant près de la frontière bulgare-turque, dans la zone du massif montagneux de Gramos. (apud Constantin Noe – dr. Marin Popescu-Spineni, *Les Roumains en Bulgarie*, Ed. Ramuri, Craiova, 1939, pp. 67–69).

<sup>3</sup> Concernant l'activité de ces deux institutions, cf. Ștefan Vâlcu, *Quelques aspects de la création et l'activité des écoles roumaines de Bulgarie entre 1895–1924*, in « Revue des études sud-est européennes », Bucarest, 2008, XLVI, 1–4, p. 321 et respectivement 329–331.

bulgare »<sup>4</sup>. Le linguiste allemand Gustav Weigand a le mérite d'être le premier savant à avoir entrepris, quelques années plus tard, une sérieuse recherche, en Bulgarie, dans les régions peuplées par des communautés roumaines.<sup>5</sup> Dans une première étape de sa recherche, Weigand s'est arrêté à Cumbair (banlieue de Vidin, à l'époque) et dans les villages de Chirimbeg, Şeil (Şeu) ainsi qu'à Cutova qu'il qualifie de « village purement roumain ».<sup>6</sup>

Dans le texte, le professeur allemand précisait avoir fait appel, pour compléter ses recherches, aux résultats du recensement officiel fait en Bulgarie en 1878, notamment pour la troisième partie (oblast de Vidin), la quatrième (oblast de Vraca) et la septième (oblast de Plevén) étant particulièrement intéressé par les subdivisions territoriales de Vidin, Kula, Rahova et Nikopol, car –disait-il – « c'est là que l'on trouve une population rurale d'origine roumaine très importante ».<sup>7</sup> Weigand remarquait aussi que dans les localités à population mixte, les Roumains se faisaient plus facilement assimiler par l'élément majoritaire, alors que, dans les zones où les roumains constituaient la majorité ou formaient une communauté homogène, comme, par exemple, dans la région de Vidin, ils parvenaient à préserver leur langue et leurs traditions spécifiquement nationales.<sup>8</sup> Du catalogue réalisé par Weigand, nous avons retenu la partie qui fait l'objet de la présente étude, à savoir la région de Vidin, qui – précisait le savant allemand – était la région de Bulgarie à la plus forte densité de population roumaine. Weigand en donnait donc la situation statistique qui suit en considérant 24 villages et communes<sup>9</sup>.

<sup>4</sup> M.K. Şarafov, apud Maxim Mladenov, *Influenta românească asupra graiului bulgar din Novo Selo (raionul Vidin, R. P. Bulgaria)*, in « Romanoslavica », XV, Bucarest, 1967, p. 77. La remarque du professeur bulgare tenait compte des résultats du premier recensement effectué en Bulgarie, après l'indépendance, en 1878.

<sup>5</sup> Le résultat des investigations de terrain effectuées par Gustav Weigand a été synthétisé dans son ouvrage *Linguistischer Atlas des Dacoromänischen Sprachgebietes*, Leipzig, 1909. Nous avons utilisé la traduction en roumain des recherches de Weigand, intitulée *Călătorind prin Bulgaria. De la Vidin la Sofia*, dans le recueil de documents réalisé par Anton Golopenţia et C. Constante intitulé *Românii din Timoc*, Bucarest, typographie « Bucovina », J. E. Torouţiu, 1943, 2<sup>e</sup> vol.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 37.

<sup>7</sup> *Ibidem*, IIe partie : *Răspândirea daco-românilor în Bulgaria*, p. 42.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 43.

<sup>9</sup> *Ibidem*, pp. 44–46. Weigand a finalisé ces statistiques à la suite d'une minutieuse recherche de terrain complétée par des données provenant du recensement fait en Bulgarie en 1878, publiées seulement en 1903 dans le volume de Théodor Ivantscheff, *Résultats définitifs du recensement de la population de la principauté de Bulgarie*, Paris. Il faut remarquer que, pendant des décennies après leur publication, les ouvrages de Weigand concernant les roumains et les aroumains de Bulgarie ont profondément influencé les recherches, en la matière, dans notre pays : en commençant par les premières contributions de George Vâlsan parues en 1912 (*Românii din Serbia*, in *Anuar de Geografie si Antropologie*, Bucarest, IIe année, 1911–1912, reproduit dans le recueil *Românii din Timoc... Ier vol.*, pp. 137–161) et jusqu'à l'étude déjà citée de Constantin Noe (*Les Roumains en Bulgarie* datant de 1939), pratiquement tous les auteurs roumains ayant abordé le thème se sont largement servi des analyses statistiques et linguistiques du savant allemand.

1. *Breagovo* (sau *Balevo*) – grande commune aisée, au nord-ouest de Vidin, sur la rivière de Timoc, ayant 4503 habitants roumains et 161 bulgares, la moitié de ces derniers parlant le roumain chez eux.
2. *Deleina* – commune roumaine, à 20 km de Vidin, 645 habitants.
3. *Florentin* – village roumain aisé, 747 habitants, commune de Negovanovici.
4. *Gânzovo* (pour les autochtones *Gânzova*) – commune roumaine, à 15 km nord-ouest de Vidin, 1770 habitants.
5. *Gârçi* – à 10 km ouest de Vidin, avec 2053 habitants bulgares et 240 roumains, en voie d'assimilation.
6. *Gomotarți* – commune roumaine, à 12 km nord de Vidin, sur le Danube, 1400 habitants.
7. *Halvagi* (ou *Alvagi*) – village roumain, 666 habitants, au sud-ouest de la commune de Ciunguruș, qui est, à 10 km de Vidin.
8. *Iasen* (sau *ISEN*) – village roumain, 648 habitants, commune de Negovanovici
9. *Kalenik* – village roumain, 603 habitants, commune de Gârçi.
10. *Kapitanovci* (*Căpitănuț*, pour les autochtones) – commune roumaine proche de Vidin, 1244 habitants.
11. *Chirim-Bei* (ou *Chirimbeg*) – commune roumaine près de Vidin, 1687 habitants.
12. *Koilovo* – village roumain, commune de Rakitnica, sur la Timoc, 697 habitants, ayant des forêts et des vignes.
13. *Koșava* – commune roumaine, à 15 km nord-ouest de Vidin, sur le Danube, 946 habitants.
14. *Kosovo* – village roumain, à 51 km nord de Deleina, à laquelle il appartient, 629 habitants.
15. *Kutovo* (sau *Kutova*) – commune roumaine aisée, à 10 km ouest de Vidin, près du Danube, 1051 habitants.
16. *Molalia* – village roumain, 641 habitants, commune de Gârçi.
17. *Negovanovci* – commune roumaine, 1050 habitants, à 10 km nord de Vidin.
18. *Novo Selo* (appelé par les Roumains *Novoșel*) – situé sur le Danube, population mixte, avec un noyau formé par des Serbes immigrés, auxquels se sont joints des Bulgares de diverses régions ainsi que des roumains. Weigand en a personnellement étudié le dialecte, qu'il qualifie de „ dialecte slave très bizarre, à caractère roumain”; statistiquement, il y avait 3775 Bulgares et 19 roumains, mais Weigand pensait que ces derniers étaient plus nombreux.
19. *Rakitnica* (ou *Rachitința*) – commune mixte, située près du Timoc, au sud de Breagovo, 914 habitants roumains et 201 bulgares.
20. *Rakovica* (ou *Racovița*) – village roumain, entre Breagova et Vârf, 394 habitants.
21. *Stanotârn* – village roumain, 799 habitants, commune de Kutovo.
22. *Șef* (*Șeu* pour les roumains) – village roumain, 739 habitants, commune de Kutovo.

23. *Tianovci* – village roumain, 381 habitants, commune de Gânzovo.

24. *Vârf* (Vârh, pour les bulgares) – belle commune roumaine, sur le Danube, à 20 km nord-ouest de Vidin, 1976 habitants.

Telle était la situation de l'élément minoritaire roumain en Bulgarie (dont nous avons extrait la région de Vidin) à la croisée des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Vingt ans plus tard, en 1920, le recensement officiel de Bulgarie en révélait une réalité sensiblement différente, dans ce sens que si pour certaines communautés de type rural à forte densité de population roumaine on constate une faible croissance démographique, pour d'autres, la baisse en était forte (c'est le cas de Kozlodui dans la région de Rahova, oblast de Vraca, pour n'en citer qu'un seul). Les résultats du recensement de 1920, relatifs à l'oblast de Vidin étaient les suivants <sup>10</sup>:

<b>Districte Vidin</b>		
<b>Commune/village</b>	<b>Roumains</b>	<b>Bulgares</b>
<b>Chefferie de VIDIN</b>		
Aciar	29	2591
Balei	833	7
Vlaška-Rakovica	419	4
Bregova	4826	103
Vidin (oraș)	1215	12264
Vârh (Vârf)	2134	17
Gomotarci (Gumărtari)	1759	22
Gânzova	2117	89
Cianovci	507	12
Deleina	859	18
Kapitanovci (Căpitănuț)	1494	40
Cherim-Beg (Chirimbeg)	2134	9
Kosova	998	12
Koșava	1148	53
Kutovo	1524	11
Stanotârni	1234	10
Kalenik	903	6
Molalaia (Molalia)	829	20
Raștnica (Rakitnica)	733	863
Florentin	1029	2
Iasen (Issen)	814	6
Șeu (Șef)	1058	1
<b>TOTAL VIDIN</b>	<b>16761</b>	<b>17823</b>

Une comparaison, fût-elle sommaire, entre les deux statistiques permet de tirer des conclusions. La première ce serait que la croissance démographique dans l'intervalle mentionné a été, pour les communautés roumaines de la région de

<sup>10</sup> Archives Nationales de Roumaine (ANR, par la suite), fonds personnel de Vasile Stoica, Service de presse, 1932, feuilles 1-4. Pour faire ressortir le rapport numérique entre la population majoritaire bulgare et l'élément minoritaire roumain, nous avons fait abstraction, dans la statistique de 1920, des autres minorités (tziganes, turcs, tartares, juifs).

Vidin, à peu d'exceptions près, très faible. L'exemple typique le constitue la commune de Bregova (Balevo, en bulgare), la plus importante communauté de l'élément minoritaire roumain en Bulgarie, laquelle, de 4503 habitants en 1900 passe à 4826 en 1920, alors que, compte tenu des paramètres de l'époque, on aurait dû enregistrer une croissance bien plus importante car, en milieux rural, un minimum de 3–4 enfants par famille roumaine était dans la nature des choses. Pareilles situations se répètent dans d'autres localités à présence roumaine significative, telles Kosova où la croissance, pour la même période, a été de 946 à 1148 habitants ou Vârf (Vârh) de 1976 habitants à seulement 2134 en 1920. Une autre conclusion c'est que l'élément ethnique bulgare, inexistant avant 1900, fait son apparition. Dans les communautés situées en aval de Vidin, le long du Danube, on a enregistré des cas où la baisse sévère du pourcentage de la communauté roumaine allait en parallèle à la croissance vertigineuse de l'élément bulgare: à Ghigheni (Pleven) de 715 habitants d'origine roumaine on n'en comptait que 438 en 1920, alors que, pour la même période, les bulgares passaient de 1880 à 2963 habitants. Le processus de diminution numérique des communautés roumaines s'est intensifié après 1923 et jusqu'à la deuxième guerre mondiale, atteignant le sommet entre 1934–1940, suite à des mesures prises au niveau central visant la dénationalisation de la population minoritaire Roumaine et son assimilation par l'élément majoritaire.

Pour ce qui est du nombre des roumains en Bulgarie, les données diffèrent selon les sources. George Vâlsan estimait en 1913 que la minorité roumaine en Bulgarie était d'environ 95.000 personnes, les aroumains non compris<sup>11</sup>. Conformément aux informations dont disposait la Société de culture macédo-roumaine de Bucarest, en 1920, le nombre d'habitants d'origine roumaine de la région de Vidin et de la rive bulgare du Danube aurait été d'environ 100.000 personnes<sup>12</sup>, chiffre le plus vraisemblable. Dans son intervention à la Ligue des Nations, en 1927, le représentant de la Bulgarie donnait l'évaluation statistique de son gouvernement qui était de 80.000 citoyens d'origine roumaine qui – précisait-il – étaient « inextricablement mélangés à la population bulgare »<sup>13</sup>, ce qui contrevenait à la vérité, surtout pour la région de Vidin. Par contre, dans un article publié en 1929, dans la revue « Otetz Paisie » qui paraissait à Sofia, l'auteur, un certain Mișev, que l'on présentait comme membre de l'Académie bulgare, affirmait, se référant au territoire du nord-ouest de la Bulgarie dont le centre urbain était Vidin, qu'il n'y avait « que 32 communes purement roumaines, les autres 32 étant bulgaro-roumaines »<sup>14</sup>, information très précieuse dans le contexte de la campagne de dénationalisation entreprise dès 1923 et visant l'élément roumain.

<sup>11</sup> George Vâlsan, *Românii din Bulgaria și Serbia*, dans le volume collectif *Românii și popoarele balcanice*, Bucarest, 1913. republié dans le recueil *Românii din Timoc*, 2ème volume, Bucarest, 1943, p. 56.

<sup>12</sup> ANR, fonds Ministère de l'Instruction Publique, inventaire 532, dossier 324, feuille 7. Le chiffre ne concerne que les roumains de la partie nord de Bulgarie à l'exclusion des Roumains et surtout des aroumains des autres régions bulgares.

<sup>13</sup> *Ibidem*, fonds Vasile Stoica, Service de presse, 1932, feuille 7.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

Dans un document à usage interne établi en 1935, à la demande de la direction du Ministère roumain des Affaires Etrangères (l'ainsi dit « rapport Blenche »), le nombre total des Roumains et des Aroumains de Bulgarie était estimé à environ 120.000 personnes dont plus de 20.000 « presque entièrement bulgarisés »<sup>15</sup>.

L'analyse Vâlsan est suivie de très près par celle de Ștefan Romanski, professeur à l'Université de Sofia, qui, en 1916, fait une recherche de terrain parmi les Roumains de la Vallée du Timoc serbe et bulgare. Il en a résulté une étude richement documentée dont l'auteur, après avoir analysé impartialement la structure des villages habités par la population d'origine roumaine et démontré que cette population, par ses éléments définitoires d'ordre ethnique et linguistique s'identifiait pratiquement aux Roumains du nord du Danube, avançait l'hypothèse que les roumains de la vallée de la Timoc établis en Serbie et au nord-ouest de la Bulgarie (zone de Vidin) provenaient d'une immigration massive de la population nord-danubienne, au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. Romanski pensait avoir découvert un argument en faveur de l'établissement tardif des roumain dans l'espace de la Timoc, à savoir le fait qu'ils se disaient, eux-mêmes „Ungureni” ou „Țărani” ou „Pădureni” ; mais s'ils avaient quitté si tard le milieu roumain nord-danubien, ils se seraient définis plutôt comme „Bănățeni” ou „Olteni”, ce qui n'a pas été le cas. Une autre conclusion erronée de Romanski était que le Danube s'était interposé comme une barrière, une puissante ligne de démarcation entre l'élément roumain du nord et celui du sud, en interrompant ce contact vital pour la survie ethnique et linguistique des roumains de la zone du Timoc. Or, c'est justement la réalité présente dans la structure ethno-linguistique de ses habitants d'origine roumaine qui démontre que ce vaste territoire qui allait de la rivière de Timoc et dépassait Vidin constituait une continuation naturelle de l'Olténie et du Banat, anciens centres d'expansion du roumain. Les Roumains qui peuplaient la région de Vidin et en aval les territoires qui longent le Danube avaient une profonde affinité avec la population roumaine d'Olténie et de Valachie car, le fleuve, loin d'avoir constitué

<sup>15</sup> Cf. Gheorghe Zbucea-Cezar Dobre, *Români timoceni – destin istoric și documente*, Bucarest, Ed- D.C. promotions, 2005, p. 65. On y reproduit, intégralement, le rapport Blenche et autres documents fondamentaux concernant l'histoire moderne des roumains de la Vallée de la Timoc. Pratiquement, le nombre d'habitants d'origine roumaine assimilés par l'élément majoritaire dépassait de beaucoup les estimations du rapport Blenche. George Vâlsan citait en 1913 Constantin Jirecek, le très connu historien, qui avait affirmé qu'en Bulgarie, le nombre des Roumains avait été, par le passé, beaucoup plus grand mais qu'« une grande partie » s'en était, entre temps, slavisée. (George Vâlsan, *op. cit.* p. 54).

<sup>16</sup> Stoian Romanski, *Români dintre Vidin și Timoc*, étude reproduite intégralement dans le recueil d'A. Golopenția-C. Constante, *Români din Timoc...*, p. 224, et aussi, antérieurement, dans la revue „Timocul”, Bucarest, anul IV, 1937. L'hypothèse de l'établissement des roumains dans la vallée du Timoc au XVIII<sup>e</sup> siècle, que le temps n'a pas altérée, est aujourd'hui encore présente dans l'historiographie bulgare. Romanski reprenait, en fait, l'opinion de Weigand qui, faisant référence aux cas, par lui rencontrés, dans les villages de Vaidomir (Silistra) et Somovit (Nikopol) notait que l'immigration roumaine du nord du Danube „a commencé au début du XVIII<sup>e</sup> siècle (abstraction faite des cas isolés des siècles précédents); elle s'est fortement intensifiée vers 1830, après l'introduction du Règlement Organique, et a continué depuis lors, sans interruption, de sorte qu'il n'y a pas de district (en Bulgarie – n.n.) sans colons roumains”. (G. Weigand, *op. cit.*, p. 43).

une ligne stricte de démarcation était plutôt un pont, une voie de communication ininterrompue dans les deux sens nord-sud, que seule la volonté politique a coupée. Dans son livre, Virgil Nestorescu examine les arguments de la turcologue serbe Dușanka Bojanić-Lukać exposés dans son ouvrage consacré à l'Oblast de Vidin aux XVe–XVIe siècles ; en les corroborant à d'autres données d'ordre linguistique, ethnographique et folklorique, Virgil Nestorescu estime que le territoire susmentionné a représenté un très ancien foyer de civilisation roumaine<sup>17</sup>. Il y a eu, naturellement, plusieurs vagues successives d'immigration sur l'axe nord-sud, plus anciennes et plus récentes, très intenses au XVIIIe siècle, mais elles ont trouvé sur place une couche de population roumaine bien enracinée avec laquelle les nouveaux venus ont fini par faire un tout ; ainsi, la population autochtone était, en permanence, rajeunie, mais ce processus a pris fin après la formation des états-nations, la Serbie et la Bulgarie, et, partant, l'apparition des frontières.

En 1912, George Vâlsan a entrepris une recherche dans la région de Vidin. Ethnographiquement parlant, disait-il, selon les habitants de l'endroit, il y avait les „Pădureni” et les „Dunăreni”, en fonction de leur position géographique, les premiers peuplant les collines boisées du côté de la Serbie et les autres le territoire fertile du long du Danube, les „Dunăreni” étant donc plutôt agriculteurs. Les deux catégories, remarque Vâlsan, diffèrent par leur façon de s'habiller : « les „Pădureni” portent de grands bonnets fourrés et des chausse et les femmes un formant-jupe très froncé pareil à celui des bulgares, alors que les „Dunăreni” au lieu de chausse, ont des pantalons et des chemises richement brodées de fleurs, comme chez nous, en Olténie »<sup>18</sup>. Quant à leur parler, Vâlsan notait que les „Pădureni” qui peuplaient la zone vallonnée et difficilement accessible de la Vallée de la Timoc parlaient un roumain archaïque et parsemé de régionalismes („piare” au lieu de pere, „viare” au lieu de vere etc.), différent de celui des habitants des plaines danubiennes, dont le parler était parfaitement identique à celui d'Olténie. En 1934, un collaborateur de la publication „Timocul” en expliquait la différence par le fait que les Roumains de la plaine (région de Vidin et plaine du Danube) avaient entretenu, le long des années, des relations permanentes et soutenues avec leurs frères du nord, auxquels ils avaient régulièrement emprunté tous les changements et innovations linguistiques, à l'encontre des „Pădureni” dont les contacts avec leurs semblables de la mère-patrie étaient rares et sporadiques<sup>19</sup>.

Après la première Guerre Mondiale, un autre témoin oculaire décrivait ainsi le costume et le parler des habitants du territoire compris entre le Timoc et Vidin : leur parler et leur accent sont très proches de ceux des habitants de l'Olténie, mais ils emploient aussi des mots de Transylvanie. Leur façon de s'habiller ne diffère pas de celle des roumains du nord du Danube ; à l'exception des femmes qui

<sup>17</sup> Virgil Nestorescu, *Românii timoceni din Bulgaria. Grai. Folclor. Etnografie*, Ed. Fundația Culturală Română, Bucarest, 1996, pp. V–XV de l' *Introducere*.

<sup>18</sup> George Vâlsan, *op.cit.*, p. 57.

<sup>19</sup> Andrei I. Andrei, *Valea Timocului și dreapta Dunării*, in „Timocul”, Bucarest, Ière année, nos 3–4. (mars–avril), 1934, p. 22.



portent des chemises blanches arrivant aux chevilles, par-dessus lesquelles elles enfilent une jupe, une sorte de formant-jupe noir, brodée ou tissée de fil d'or et de soie. La plupart des filles sont parées de colliers d'or et leur coiffure est typique : elles frisent leurs cheveux aux tempes et y accrochent des fleurs et des rubans colorés ; en fin, les femmes mariées ont une coiffe plutôt claire, qui couvre les cheveux et se termine par un nœud au-dessus du front<sup>20</sup>. Dans toute la région du Timoc et à l'aval de sa confluence avec le Danube, sur la rive droite du Danube, l'occupation première des habitants d'origine roumaine était l'agriculture, la terre y étant particulièrement fertile et propice aux cultures de maïs, légumes, blé et vigne ; la contrée de Plevna (Plevna) et, en premier lieu celle de Vidin constituant une source intarissable de céréales et vins pour l'État bulgare. Se référant à la question de la propriété agricole de la zone d'Oryahovo, Weigand notait qu'en 1904, à Kozlodui, la moyenne était de 800 ares de terrain agricole par famille, mais, il y en avait qui possédaient 4000 ou 6000 ares<sup>21</sup>. Trente ans plus tard, une statistique détaillée fournissait les données suivantes concernant les propriétés agricoles de la zone de Vidin<sup>22</sup> :

3314	familles	(24,7%)	possédaient	10–100	ares
2604	``	(19,9%)	``	110–200	``
3950	``	(29,9%)	``	210–500	``
2171	``	(15,9%)	``	510–1000	``
629	``	(4,8%)	``	1010–1500	``
209	``	(1,4%)	``	1510–2000	``
66	``	(0,4%)	``	2010–2500	``
12	``	(0,1%)	``	2510–3000	``

A celles-ci s'ajoutaient quelques autres 350 familles (2%) qui ne possédaient pas le moindre bout de terrain agricole. Par rapport à la situation de Roumanie, dans la région située entre le Timoc et Vidin, la petite propriété était dominante – situation qui perdurait aussi à cause du grand nombre d'enfants de chaque famille autochtone – avec les conséquences connues, tout d'abord l'impossibilité d'y introduire la mécanisation à large échelle. Entre 1932–1935, la production agricole y a été de : 120kg de blé/10 ares, 130kg de maïs/10 ares et 556kg de graines de tournesol/10 ares<sup>23</sup>.

Les réalités des villages de la région de Vidin après la Première Guerre Mondiale ont fait l'objet de plusieurs comptes rendus provenant de sources différentes et surtout des milieux des diplomates roumains accrédités en Bulgarie. Nous en choisissons deux exemples.

En août 1934, peu de temps après le début de la campagne anti-roumaine déclenchée par Sofia, le vice consul de la Roumanie à Vidin, Ion C. Popovici, a

<sup>20</sup> „Timocul”, IIe année, nos 1–2 (janvier–février), 1935, p. 26.

<sup>21</sup> G. Weigand, *op.cit.*, p. 47.

<sup>22</sup> „Timocul”, Bucarest, IIe année, 1935, nos 3–5, p.19

<sup>23</sup> *Ibidem*.

visité quelques villages de la région, dont Isen. Le diplomate roumain y a pris contact avec le prêtre de la paroisse qui, pendant quelques heures, lui a parlé « des noirceurs commises par les autorités bulgares contre les villageois et l'église ... »<sup>24</sup> qui avaient interdit aux villageois de parler roumain et à l'église d'officier la messe en roumain, ce qui avait eu pour conséquence que « les gens ne venaient plus à l'église (à deux ou trois exceptions près) car presque personne ne comprenait la messe que le prêtre était obligé de lire en bulgare »<sup>25</sup>. L'église, selon le diplomate roumain, était belle, spacieuse, bâtie en 1835 sur l'emplacement d'une ancienne église. Les inscriptions des murs de l'église, écrites en roumain, avaient été effacées et remplacées par d'autres en bulgare. Il n'en restait qu'une seule, celle de la voûte de l'autel, car écrite en cyrilliques. Comme ce jour-là tombait la fête de l'Ascension, la cour de l'église regorgeait de gens, des centaines de villageois, hommes et femmes « ressemblant aux habitants d'Olténie », mis sur leur trente et un, chacun apportant de chez soi quelque chose à manger : poulets rôtis, rôties de porc, poisson, fromages, fruits, vin. Avant de dire le bénédicité et permettre que l'on touche à la nourriture, le prêtre officia une messe de requiem en roumain « pour conforter l'assistance ».<sup>26</sup> Assailli, plus tard, de tout part, par les villageois qui lui relataient leurs ennuis avec les autorités (« Nous ne pouvons plus prier en notre langue. On nous défend de parler roumain et les soldats nous guettent pas pas... »), le vice consul reconnaissait dans son rapport qu'il n'en croyait pas à ses oreilles, qu'il était surpris de découvrir dans ces contrées « une masse de personnes entièrement roumaine qui ait préservé, le long des années, si bien la langue, les coutumes et son identité ethnique... »<sup>27</sup>. Arrivé, séance tenante sur place, le maire du village, un certain Florescu, a exigé du vice consul qu'il s'exprime uniquement en bulgare. Après que ce dernier eut décliné son identité et sa fonction, le maire a annoncé qu'il allait informer le commandement militaire de la présence dans le village d'un dignitaire roumain.<sup>28</sup> Ultérieurement, le caporal bulgare chargé du maintien de l'ordre dans le village, a confirmé au vice consul que les forces d'ordre avaient reçu de l'autorité centrale la mission d'empêcher l'emploi du roumain en public, lors de toute réunion.<sup>29</sup>

Le diplomate avait noté que pour la fête de l'Ascension étaient venus des gens des villages voisins, Negovanțu et même Novo Selo (« Novoșel » en patois), le dernier étant un village à majorité bulgare. De la sorte, à un moment donnée, dans la cour de l'église et tout autour il y avait environ 2000 personnes, quoique le village d'Isen comptât, à l'époque, 150 maisons et 1000 habitants.<sup>30</sup>

Un autre témoignage, cette fois-ci, relatif au village de Molalia, appartient au linguiste Emil Petrovici qui, l'année suivante, 1935, se trouvait lui aussi dans la

<sup>24</sup> ANR, fonds personnel Vasile Stoica, dossier I/55, feuille 120.

<sup>25</sup> Ibidem.

<sup>26</sup> Ibidem, feuille 122.

<sup>27</sup> Ibidem.

<sup>28</sup> Ibidem, feuille 123.

<sup>29</sup> Ibidem, feuille 124.

<sup>30</sup> Ibidem, feuille 125.

région de Vidin intéressé qu'il était par le patois des habitants d'origine roumaine. L'accueil que l'on lui a réservé a marqué d'emblée le restant de sa visite : le préfet de Vidin, Totev, a tenu à l'informer personnellement qu'il ne comprenait pas le but de la présence dans la région d'un spécialiste en langue roumaine, alors que dans les alentours de Vidin n'habitaient que des Bulgares. Qui, en effet, ne parlaient pas bulgare, mais un « jargon bulgare-roumano-turc qu'ils avaient appris lors de leur refuge en Olténie dont ils étaient revenus il y avait une centaine d'années et qui en voulaient tellement à tout ce que était roumain que lui, le préfet, ne serait pas étonné « d'apprendre que ces gens-là ne veulent pas parler roumain avec moi ».<sup>31</sup>

Emil Petrovici persiste pourtant dans son désir de visiter le village concerné pour questionner un locuteur de langue roumaine. On donne suite à sa demande mais, comme il l'a appris ultérieurement, le préfet avait téléphoné auparavant pour ordonner aux autorités de la localité d'éloigner du centre du village tout locuteur de langue roumaine. Arrivé sur place, Emil Petrovici n'a pas d'interlocuteur. Il réussit pourtant, finalement, par l'intermédiaire du prêtre, à trouver un villageois qui, regardant terrifié le représentant de l'autorité locale, refusa de collaborer avec le linguiste roumain.

Après plusieurs insistances, on lui a posé la question : comment on dit « cămașă » chez eux. « Cămașă » a-t-il répondu. On lui a demandé de donner plusieurs exemples de mots roumains quand, à un moment donné, on a entendu crier une femme : « *Ioane, hai acasă, că iar om păți ceva rău, nu sta de vorbă cu boierul acela* » – Jean, rentrons, car sinon on va en pâtir, ne cause pas avec ce boyard-là –.<sup>32</sup> Les villageois refusaient de parler à un envoyé de Bucarest en présence des représentants des autorités bulgares. En errant à travers le village, Emil Petrovici a rencontré des paysans qui rentraient du travail aux champs : « Dans les ruelles, devant les maisons, dans les cours, à la fontaine, partout résonnait fort et clair le parler d'Olténie des habitants de la région de Timoc. Mais, dès que nous approchions un groupe, ils se taisaient tous, comme sur commande... » « La plupart des villageois et surtout des villageoises nous croisaient, la bouche cousue, regardant tout droit, sans nous saluer. J'ai appris, plus tard, que c'était leur manière de protester contre l'interdiction de saluer en roumain : plus de bonjour, du tout. J'ai remarqué qu'ils ne saluaient pas non plus le prêtre s'il était en compagnie d'un Bulgare. »<sup>33</sup> Finalement, il a réussi à parler à un veillard qui lui a raconté qu'il était interdit aux villageois de parler roumain sous peine de punitions physiques. Le lendemain, le maire a abordé le visiteur inattendu de Bucarest et « ayant le même air terrifié des villageois, m'a intimé purement et simplement de quitter le village, car je troublais la quiétude de ses habitants »<sup>34</sup>.

<sup>31</sup> Ibidem, feuille 57. Le rapport d'Emil Petrovici adressé au Ministère de l'Instruction Publique concernant la situation des roumains de la région de Timoc bulgare.

<sup>32</sup> Ibidem, feuille 58.

<sup>33</sup> Ibidem, feuille 59.

<sup>34</sup> Ibidem, feuille 60.

La vie de ces communautés de la région de Vidin ne saurait être décrite en toute connaissance de cause que par quelqu'un y avoir vécu. C'est ce qui s'est proposé de faire Teodosie Georgescu, originaire d'un village près de Vidin, dans sa monographie, *Amintiri despre satul meu Stanotârn din valea Timocului, Bulgaria*, écrite en 1946, à laquelle nous allons faire référence dans ce qui suit.<sup>35</sup> Le village de Stanotârn, nous assure l'auteur, comme la plupart des communautés à population d'origine roumaine, a suivi le même modèle, il a été fondé par les roumains venus du sud du Danube et non du nord ; d'ailleurs, précisait-il, les anciens du village disaient que les derniers 200 ans, il n'y avait que deux roumains venus du nord du Danube, les autres étant de la région.<sup>36</sup>

Les personnes âgées se rappelaient le vie tranquille du temps de l'occupation turque. A l'époque, les habitants du village entretenaient des relations permanentes avec les roumains du nord du Danube et réciproquement, le fleuve n'en étant qu'une voie d'accès. Après 1877, le Danube étant déclaré frontière entre deux pays, les visites réciproques ont complètement cessé. L'école roumaine du village, fondée avant 1877 par un certain Pascal Dascălu a disparu, en faveur d'une école à enseignement en langue bulgare. L'église a eu le même sort.

La localité est orientée est-ouest. Les maisons, solidement construites, s'alignent le long des deux rues principales qui la traversent allant du « grand pont » à l'église qui se trouve côté ouest. De chacune des deux artères principales partent trois ruelles, trois vers le nord et le village de Grumătarți et trois vers le sud et les champs près du village. A l'est, le village de Kutova, à l'ouest le village de Koșava, Stanotârn se situant ainsi au milieu d'un périmètre habité par une population d'origine roumaine. Le terrain n'est pas plat mais valloneux, descendant en pente douce jusqu'au Danube, situé au sud. Au nord, la localité est limitée par la route Vidin-Koșava. Au sud, il y a la colline appelée Tătărie (autrefois, possession de tartares) plantée de vigne. Au-delà de la route, les collines d'Islaz et du Geran et après, la rase campagne. A 2km sud du village, le Danube, lieu de pêche des habitants, et le long du fleuve s'alignent les étangs de Râioasa, Bugazul, Zatonul etc., poissonneux, eux-aussi. Le terrain agricole de la commune est d'environ 300ha que les villageois cultivent de maïs, de blé, de vignes ; ils ont aussi du bétail, mais pas beaucoup.

La superficie de la commune est de 235ha auxquels s'ajoute aussi le javeau du Danube qui s'étend sur 150ha. Avant 1920, Stanotârn et Kutova avaient la même administration. Dès 1933, on a nommé un maire d'origine bulgare, ancien capitaine actif, invalide de guerre, qui a pris immédiatement des mesures pour interdire le costume populaire roumain et l'emploi de la langue roumaine.<sup>37</sup> La localité est divisée en deux: du grand pont à l'école bulgare c'est le haut et de l'école à l'église c'est le bas. Des lieux-dits de la commune rappellent les noms des premières familles y ayant vécu. Nous avons donc Stan Stoica, Hagi Crăciun, Hagi Gheorghe,

<sup>35</sup> ANR, fonds Ministère de l'Éducation Publique, dossier 432. Nous précisons que la monographie est basée sur des informations recueillies par l'auteur avant de quitter la terre natale, en 1927.

<sup>36</sup> *Ibidem*, feuille 148.

<sup>37</sup> *Ibidem*, feuille 154.

Cârsta lui Gheorghe, Gheorghe ă Mic, Gavrilă al Neațăi. Et aussi Catolicii, Dedu, Ion al lui Bălă, Burea, Popa, Colă, Dinu Preotesei, Hagi Ioan al Licăi, Parij, Grijaliu etc. Les premiers bulgares se sont installés à Stanotârn après 1930 : à partir de cette date, le régime de Sofia a commencé à y envoyer des instituteurs, des prêtres et des maires bulgares. Bien qu'après 1877, écrivait l'auteur, « on ait imposé l'école en bulgare, nous, les roumains, nous avons la meilleure institutrice : notre mère. Elle a été et elle est la gardienne du parler roumain ».<sup>38</sup>

Les autochtones sont chrétiens orthodoxes. Vers le début du XIX<sup>e</sup> siècle, des missionnaires catholiques ont réussi à convertir une partie des habitants, mais les convertis sont revenus vite à la foi de leurs ancêtres ; il en reste un souvenir dans la commune, le lieu dit « Catolicii ».

Il n'y a pas de famille avec moins de 2–3 enfants pour les riches et 6–7 pour les pauvres. La natalité est forte. Les garçons se marient à l'âge de 18–19 ans et les filles à 16–17ans. Passé cet âge, s'ils sont toujours célibataires, on les considère vieux. On se marie seulement entre roumains. Par mariage, les garçons font venir des filles des villages voisins.

*Les immigrations* : avant 1924, seuls trois chefs de famille respectivement un avocat, un professeur et un travailleur manuel ont quitté le village ; en 1925, trois autres pour s'installer en Dobroudja. Plus de quinze jeunes gens du village sont partis faire leurs études en Roumanie et n'en sont plus revenus. Nous, les roumains, nous prenons racine dans la terre natale et avons du mal à nous en séparer. Preuve à l'appui, ceux qui en sont partis, à l'approche de leur fin, rentrent pour mourir chez eux, comme ce fut le cas de Crăciun Stoica, revenu de Bucarest ou de Nicolai Dumitru, aux dires de l'auteur.<sup>39</sup>

*Les occupations*. L'occupation première est l'agriculture qui se transmet de père en fils. Au printemps ils sèment : le maïs, les haricots, le tournesol, rarement l'orge et l'avoine et plus rarement encore les pommes de terre. Les femmes et les enfants travaillent dans les vignes. Pour le blé, on sème seulement le blé d'automne qui y est rentable : on arrive à 2500–3000kg/ha et 4000kg de pailles. Le maïs, dont on préfère deux variétés, est cultivé deux fois plus que le blé et constitue la nourriture de base des habitants. La troisième culture principale est la vigne, le terrain de la région y convenant à merveille, car argileux. Il y a des fermiers qui possèdent des centaines d'hectares de vigne, tant en marge de la commune qu'à Smârdan et Dikovica. Il n'y a que des vignes de qualité et la culture en est systématisée. Quant aux plantes textiles, le lin est complètement ignoré, par contre, chaque famille cultive le chanvre. On cultive aussi, à grande échelle, le tournesol, dont on extrait l'huile, très apprécié par les autochtones, surtout pendant les jeûnes. Après la Première Guerre Mondiales, on s'est beaucoup plus intéressé à la culture des légumes (oignons, ail, tomates, aubergines, poireaux, carottes, choux) à l'exception des pommes de terre. Chaque fermier a, autour de la maison et du vignoble, 25 à 30 arbres fruitiers, la récolte étant uniquement réservée à la consommation propre.

<sup>38</sup> *Ibidem*, feuille 155.

<sup>39</sup> *Ibidem*, feuille 156.

L'élevage est aussi une branche négligée. Les habitants aisés possèdent une paire de bœufs pour le travail aux champs et une vache pour le lait. Il y a très peu de chevaux et utilisés seulement pour le trait et jamais pour les travaux agricoles. Après 1927, on a commencé à y faire élever des bâtiments en briques à fenêtres, destinés à l'élevage.<sup>40</sup> Chaque habitant entretient 2–3 cochons qui, pendant l'été, sont conduits aux pâturages marécageux du Danube. Les cours sont pleines de volailles. Seuls 2–3 fermiers s'occupaient de l'élevage d'abeilles. Tous les habitants avaient autour des herbages 20–30 mûriers blancs. Pendant la Première Guerre Mondiale, l'élevage des vers à soie était florissant : les femmes tissaient de la toile pour en faire des écharpes, des chemises typiquement nationales, et réalisaient, avec de la soie, de splendides broderies à motifs populaires. Mais, une fois la tenue nationale traditionnelle interdite par les autorités bulgares, l'intérêt pour cette occupation baisse<sup>41</sup>. Auparavant, chaque femme avait, outre son métier à tisser, un autre plus petit pour les tissus à points traditionnels. Le coton, la soie et le chanvre filés manuellement servaient à la confection des vêtements pour toute la famille. Au village, il y avait aussi cinq forgerons, deux menuisiers et trois cordonniers. Les bâtisseurs de maisons venaient des villages avoisinants. Il y avait aussi un moulin, à moteur, le meunier étant, aux dires de l'auteur, « honnête, il ne vole pas au vu de tout le monde »,<sup>42</sup> six alambics pour l'eau de vie qui fonctionnaient « toute l'année », la matière première en étant non pas les fruits, mais le marc de raisins et la lie de vin. Bien que tous les habitants aient eu du vin et de l'eau de vie, dans le village, il y avait aussi trois bistros.

*Le quotidien, l'habitat, l'hygiène et la façon de s'habiller.* La nourriture de base était la polenta, le pain étant réservé aux fêtes. Les légumes constituaient l'essentiel de l'alimentation : haricots frais ou blancs, la choucroute, les pickles, les aubergines et les tomates, l'oignon, l'ail et le poivron.<sup>43</sup> Les dimanches et les jours fériés on mangeait de la viande de volaille et aussi du poisson qui se trouvait en abondance car les autochtones le pêchaient tant dans le Danube que dans les étangs avoisinants. Pour Noël, presque tous sacrifiaient un cochon. Les possesseurs de vaches, faisaient du fromage, de la ricotta, du beurre. En automne et au printemps, on sacrifiait des agneaux, des moutons, des veaux. La polenta était cuite dans des chaudrons en cuivre étamés, plus ou moins grands selon le nombre des membres de la famille. Comme les Roumains de la région de Timoc étaient très pieux, ils respectaient tous les jeûnes.

*Le logement.* Les maisons construites avant 1926 ressemblaient à celles d'Olténie, mais après, les villageois ont commencé à se faire bâtir des maisons genre villa, avec des tourelles et des balcons.<sup>44</sup> Les fenêtres en étaient grandes et

<sup>40</sup> *Ibidem*, feuilles 158–159.

<sup>41</sup> *Ibidem*, feuille 160.

<sup>42</sup> *Ibidem*, feuille 161.

<sup>43</sup> *Ibidem*, feuille 162. Plus de quarante ans après, la culture des légumes mentionnés n'avait pas changé dans les villages de la zone de Vidin : voir les témoignages des villageois de Kosovo, Tianovci et Kapitanovci consignés en 1969 par Virgil Nestorescu (op.cit. pp. 175–177).

<sup>44</sup> Teodosie Georgescu, *op. cit.*, f.163.

leurs cadres peints en diverses couleurs. Les villageois riches faisaient venir des peintres de Vidin pour décorer les parois intérieures de leurs maisons. Les anciennes maisons étaient en bois d'acacias, entourées d'un treillis en osier colmaté de terre glaise et couvertes de tuiles. Comme c'était une région de vignobles, chaque maison avait sa cave, parfois au plancher en ciment. La maison-type comportait de trois à cinq pièces, dont deux pour le quotidien de la famille et une chambre d'hôtes.<sup>45</sup> La pièce principale destinée au repos disposait des lits pour toute la famille – hormis les jeunes mariés qui avaient le leur dans la deuxième pièce non chauffée –. Un premier lit installé contre le mur sud, dont il avait la largeur et une longueur de 1,80m ; parallèlement, un autre, moins long, qui se terminait par le fourneau qui servait aussi à chauffer. La table se trouvait entre les deux lits : toute la famille y prenait les repas, les lits faisant aussi office de chaises, à l'exception de la chaise mobile du bout de la table réservée au père de la famille ou, en son absence, au grand-père. A environ 20cm du plafond, une ceinture de pots en terre diversement colorés et décorés, d'icônes et aussi de portraits de famille. Pendant la saison chaude on utilisait souvent le gîte, sorte de cuisine d'été où, au-dessus de l'âtre il y avait „coșul cel mare”<sup>46</sup> – le tuyau de cheminée – et dans l'âtre, le trépied où l'on posait les marmites sur le feu. Pour les haricots blancs ou les feuilles de choux farcies de viande de porc, on mettait la marmite directement dans l'âtre. La pièce au-dessus de la cave servait de garde-manger car il y faisait frais. L'on y gardait la semoule de maïs et l'armoire à provisions. La dernière pièce dont les fenêtres ouvraient vers la route, était réservée aux hôtes. Il n'y avait pas de lits mais des banquettes alignées le long des murs. Au milieu, des tables peintes en diverses couleurs. Les murs pouvaient en être blancs comme neige ou décorés par un artiste peintre. Tout autour, s'étaient des icônes ramenées par « les pèlerins de Jérusalem ou du Mont Sacré »<sup>47</sup>. Dans un coin, le coffre avec des livres roumains, surtout religieux. Le balcon de la façade, des dimensions d'une terrasse, servait de chambre à coucher en été. Les maisons étaient d'une propreté exemplaire la plupart dotées de leur propre puits, car l'eau potable était vraiment bonne.

*Le costume* est très proche de celui de Banat ou d'Olténie.<sup>48</sup> Les hommes portaient, en hiver, des chausses, des habits et des bas en laine et des « opinci » – chaussure paysanne datant des Daces, voir colonne de Trajan –. Leurs coiffes : bonnets de fourrure ou casquette. Pour dessous, ils avaient de longues chemises et des caleçons en coton. Tous ces vêtements étaient fait en tissus « faits maison ». Quant aux femmes, en hiver, elles mettaient des chemises touchant terre et, par-dessus, un formant jupe en laine et un tablier. Leurs coiffes : un fichu foulard.

<sup>45</sup> *Ibidem*.

<sup>46</sup> *Ibidem* feuille 164.

<sup>47</sup> *Ibidem*.

<sup>48</sup> *Ibidem*, feuille 165. Les déclarations de villageois d'Iasen (Isen), Florentin, Tianovci et Perilaveț concernant le costume populaire de la région pendant l'entre deux guerres, enregistrées entre 1969–1972 (voir Virgil Nestorescu op.cit. pp.162–164) coïncident parfaitement à la description de Teodosie Georgescu.

Pendant la saison chaude, les hommes portaient une chemise longue par-dessus des pantalons en toile rigide, les deux brodés de motifs nationaux ; une ceinture joliment colorée complétait la tenue. Quant aux femmes, elles avaient la même chemise longue mais la jupe était en coton en tissus fait maison. Tant la chemise que le tablier étaient brodés de motifs nationaux. C'était la tenue de tous les jours. Pour les jours fériés, l'on s'habillait comme à la ville.

Comme déjà mentionné, le gouvernement bulgare, par la voix du maire du village, avait disposé que les villageois d'origine roumaine ne mettent plus leur costume traditionnel. Dans le cas contraire, le coupable, homme ou femme, était amené à la mairie où le maire cisaillait leur chemise de bas en haut : « vous pouvez vous imaginer quelle honte pour la pauvre femme ou le pauvre homme de rester à moitié nu (e) ! »<sup>49</sup>

L'école bâtie au début du siècle était une construction en briques au toit en tuile. Avant 1923, elle fonctionnait avec cinq classes primaires – 7 à 10 ans. Après, l'on y a ajouté l'école élémentaire – 11 à 13 ans – avec trois classes. Comme les élèves étaient toujours plus nombreux, en 1934, on a surélevé l'école d'un étage. Jusqu'en 1923, même si la langue d'enseignement était le bulgare, tous les instituteurs étaient roumains.<sup>50</sup>

Avant 1914, Gheorghe Dascălu, fils de Gheorghe cel Mic, y a enseigné pendant quarante ans sans interruption, secondé par Nicola Dascălu. Il est décédé en 1930. Pendant la Première Guerre Mondiale, à l'école de Stanotârn, il y a eu des instituteurs roumains natifs du village : Nanca, épouse de l'avocat Lepăduță de la famille d'Ion *al lui Bălă*, Romulus, fils de Gheorghe Dascălu, Pascu *al lui Achim*, et Tudorca, le seul qui n'en fût pas originaire, car venu de la Dobrogea roumaine et qui, en 1923, a failli être attrapé par les soldats bulgares. Dès 1923, les enseignants d'origine roumaine ont été interdits de pratiquer et l'état a fait nommer dans cette école seulement des enseignants d'origine bulgare.

Tous les garçons du village qui terminaient l'école primaire, allaient invariablement suivre les cours de l'école élémentaire. A l'initiative de l'état bulgare, on a mis sur pied, dans le village, une bibliothèque, comme d'ailleurs dans presque tous les villages de Bulgarie. Avant 1923, l'on y pouvait lire le journal « Universul » envoyé régulièrement par Bucarest ; par la suite, dans cette bibliothèque, on ne trouvait que de livres et publications édités en Bulgarie.

L'auteur de la monographie susmentionnée précise que, même si l'enseignement était donné en bulgare, les enfants parlaient seulement le roumain aussi bien pendant les récréations que chez eux.<sup>51</sup> Le même Teodosie Georgescu affirmait que l'entre deux guerres avait été la période la plus difficile de toute l'existence de la communauté roumaine de Stanotârn et faisait le vœu que le nouveau régime instauré en Bulgarie après 1945 mît fin au processus de dénationalisation de

<sup>49</sup> Teodosie Georgescu, *op. cit.*, feuille 169.

<sup>50</sup> *Ibidem*, feuille 174.

<sup>51</sup> *Ibidem*, feuille 176.



la minorité roumaine de ce pays. Quoi qu'il en soit, les communautés roumaines de ce pays ont résisté à la terrible pression nationaliste dont elles sont sorties, de point de vue numérique, considérablement diminuées.

En 1967, le chercheur bulgare Maxim Mladenov précisait que dans la région de Vidin, vivait une population roumaine qu'il caractérisait comme « compacte » et donnait pour exemple les villages de Vřāv (Vârf), Florentin, Iasen, Gănzovo, Bregovo, Rakovița (Kudelin), Balei, Negovanți et d'autres,<sup>52</sup> tous mentionnés dans les tableaux ci-dessus.

Nous mentionnons qu'au début des années 1930, les autorités bulgares ont procédé au changement des noms des villages à population d'origine roumaine. Pour quelques uns, seules les terminaisons ont été slavisées, la racine du mot restant la même : „Kapitanovci” au lieu de „Căpitănuț”, „Gănzovo” au lieu de „Ganzova”, „Negovanovci” au lieu de „Negovaniț”; d'autres ont été complètement modifiés :<sup>53</sup>

Vlașca Racovița	est devenu	Kudelin
Șef (Șeu)	``	Antinovo
Gumătarți	``	Evdokia
Vârf	``	Varc
Molalia	``	Sveti Petăr (ou, selon une autre source, Car Petrovo)
Bregova	``	Balevo

La période du socialisme, à l'exception de quelques études de spécialité dues à des chercheurs tels que Maxim Mladenov sus mentionné, a laissé la question des minorités roumaines de Bulgarie dans le noir le plus total comme si le régime communiste de Sofia avait eu du mal à prendre une décision en la matière. Il était d'ailleurs conforté dans son attitude par la position de son voisin du nord qui, pendant ces quarante et quelques années, a royalement ignoré la question. A remarquer, pourtant, que la persécution nationaliste anti-roumaine propre aux années 1920–1930 a complètement disparu de la pratique officielle. Néanmoins, pendant le régime socialiste, on ne pourrait parler de l'existence d'un véritable programme visant à faire respecter les droits culturels de la minorité roumaine de Bulgarie.

<sup>52</sup> Maxim Mladenov, *op.cit.*, p. 78.

<sup>53</sup> C.Noë-M.Popescu-Spîneni, *op.cit.*, p. 83. Nous précisons avoir extrait les noms des localités de la région de Vidin qui ont fait l'objet de la présente démarche, d'une liste comprenant pratiquement toutes les localités à population d'origine roumaine du nord de la Bulgarie.